

Maria Prandota

Université de Varsovie

Vers la réconciliation des identités : le Blanc dans les œuvres de Patrick Chamoiseau

La complexité de la culture de la Caraïbe découle de l'histoire de la colonisation du Nouveau Monde. Du point de vue de l'identité culturelle, les îles se situent à la croisée de trois civilisations à caractère hétérogène et composite. Leur population a assimilé l'apport des patrimoines culturels amérindien, européen et africain. Les peuples indigènes des Antilles, en majorité décimés lors de la colonisation, cèdent la place aux esclaves africains venus travailler dans les plantations des riches colons européens. Cette situation où trois différentes civilisations se côtoient dans un rapport de force, aboutit à la naissance d'une nouvelle culture multiéthnique, celle des Créoles.

La formation de la langue créole et de la religion vaudou à partir d'éléments hétéroclites constitue les bases culturelles et spirituelles des nouveaux peuples des îles, désormais unis par une identité métissée. Grâce à ces divers affluents culturels, l'Antillais, à l'opposé de l'Occidental, acquiert une « identité rhizomatique »¹, donc plurielle et plus riche que « l'identité-racine » univoque, caractéristique du Vieux Continent. La créolité, concept proposé par Patrick Chamoiseau qui rejoint et développe les caractéristiques principales de l'antillanité de Glissant, insiste sur le Divers et le résultat de ce métissage, le Créole. Ce discours met en valeur l'habitant des îles mais le situe toujours en opposition au Blanc.

L'engagement de l'auteur dans la polémique raciale se voit aussi dans son œuvre romanesque où il attache beaucoup d'importance à la présence de l'Occidental.

Pour montrer comment cette image évolue, nous nous proposons d'analyser le Blanc dans des romans choisis de Patrick Chamoiseau. Nous allons procéder de manière chronologique : d'abord nous nous pencherons sur *Solibo Magnifique* (1986) et *Chronique des sept misères* (1988), ensuite nous passerons à *Texaco* (1992), puis à *L'esclave vieil homme et le molosse* (1997) et enfin nous terminerons par le roman publié en 2002, *Biblique des derniers gestes*. Nous tenterons ainsi de dégager la problématique relative au Blanc et nous verrons dans quelle mesure elle évolue.

¹ É. Glissant, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 27.

Dans les premiers romans de Chamoiseau, *Chronique des sept misères* (1986) et *Solibo Magnifique* (1988), le personnage blanc est quasi inexistant. En effet, la chronique met en scène la vie des djobeurs de Fort-de-France en se focalisant avant tout sur les Créoles et l'univers quotidien des habitants ordinaires de la Martinique. Si le personnage du Blanc est évoqué, il porte des marques négatives.

D'abord, l'Occidental apparaît lorsque le héros rencontre le zombi de la forêt, par l'intermédiaire duquel le jeune Martiniquais s'initie à l'histoire de son île. Du fait de ce contact surnaturel avec la mémoire de l'île natale, on assiste à une prise de conscience du protagoniste. L'auteur se limite pourtant à décrire seulement les traumatismes de l'humiliation des Noirs et met en valeur le passé esclavagiste et la cruauté des maîtres békés.

Ensuite, Chamoiseau introduit une autre image, celle des Blancs venus de la Métropole afin de découvrir le mystère du jardin magique du héros. Cultivé selon les anciennes traditions des Créoles, le jardin perd ses propriétés au moment où les agronomes français interviennent pour le rendre encore plus fertile et productif. Ceux-ci deviennent ici des ravageurs ayant pour but le bénéfice et la productivité. La science des Blancs s'avère être une force destructrice inadaptée aux conditions locales et paraît bien inférieure à la sagesse populaire.

La trame du second roman publié deux ans plus tard, *Solibo Magnifique*, décrit une enquête de police concernant la mort soudaine d'un marqueur de parole. Selon les témoins, il est décédé d'une auto-strangulation appelée par les Martiniquais « une égorgette de la parole », mais le sergent qui mène l'investigation recherche une cause plus convaincante et logique. Au fur et à mesure que les recherches se poursuivent, Chamoiseau dépeint la population martiniquaise : petits commerçants et djobeurs y sont bien présents mais les personnages blancs n'apparaissent pas. Cependant, ils sont évoqués de manière indirecte : dans l'imaginaire collectif les gardiens de la paix incarnent la domination et la puissance, à l'ordinaire associées aux colons :

Ô amis, qui est à l'aise par-ci quand la police est là ? Qui avale son rhum sans étranglade et sans frisson ? Avec elle, arrivent aussi les chasseurs des bois d'aux jours de l'esclavage, les chiens à marronnage, la milice des alentours d'habitation, les commandeurs des champs, les gendarmes à cheval, les marins de Vichy du temps de l'Amiral, toute une force qui s'inscrit dans la mémoire collective l'unique attestation de notre histoire : Po la poliice²!

Même si les Blancs sont absents du roman, les traumatismes engendrés par le passé esclavagiste se retrouvent inscrits dans les personnages des policiers. À la manière des planteurs, ils agressent les témoins, dans ce cas-ci par des interrogatoires sans fin.

Avec *Texaco*, Chamoiseau présente une image plus complexe de la société martiniquaise. La longue histoire de la construction de ce quartier de Fort-de-France permet de présenter les péripéties de la famille des Laborieux sur le fond des événements historiques réels. En commençant par l'époque de l'esclavage, en passant par l'abolition et enfin l'intégration politique de la Martinique à la France, nous découvrons la vie d'Esternome Laborieux, esclave affranchi et de sa fille Marie-Sophie. Dans le roman, l'Occidental apparaît à plusieurs reprises.

² P. Chamoiseau, *Solibo Magnifique*, Paris, Gallimard, 1988, p. 78.

Après son affranchissement par le maître béké, Esternome se retrouve sous les ailes d'un Blanc, le maître Théodoros. Ce dernier, accompagné d'une équipe d'ouvriers, se charge des réparations chez les propriétaires des plantations, eux aussi blancs. Grâce à ce travail, Esternome Laborieux découvre la vie des riches et voici comment le narrateur décrit ce qu'observe le jeune apprenti :

Mon Esternome navigua dans ce monde-là, environné d'un océan de mulâtres, de békés goyaves et de blancs-france industriels. Békés et blancs-france se mouvaient en carrioles, mangeaient-manger en haut des restaurants, menaient parades sur les marches du théâtre ou de la cathédrale dont les blancs crémeux décomposaient les ombres. [...] Dans l'Allée des duels, environnés de bougres habillés en noir, ils se saluaient, échangeaient des fusils et se tiraient dessus jusqu'à perdre une cervelle. [...] Lorsqu'ils laissaient des orphelins, les Religieuses de la Délivrante, dont la miséricorde s'arrêtait aux peaux blanches, recueillaient ces derniers en belle solennité³.

Ce monde hermétique, comme parallèle à celui des Noirs et régi par d'autres normes, fascine Esternome. D'un côté, ayant en mémoire l'humiliation de la période de l'esclavage, il déteste les Blancs, de l'autre, il désire lui-même se faire blanchir. Par cette attitude de fascination, il rejoint le reste de la société : les békés recherchent leurs ancêtres parmi la noblesse française de la Métropole alors que les Mulâtres le font parmi les Blancs déchus. Dans *Peau noire, masques blancs* (1952), Frantz Fanon explique : « Tout peuple colonisé (...) se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice. Le colonisé se sera d'autant plus échappé de sa brousse qu'il aura fait les siennes les valeurs culturelles de la métropole. Il sera d'autant plus blanc qu'il aura rejeté la noirceur, sa brousse »⁴. Dans *Texaco*, le blanchissement est surtout visible chez les Mulâtres. Supérieurs aux Noirs dans la hiérarchie sociale, ces Blancs à moitié forment une classe à part. Reniant leur côté Noir, ils restent dans l'ombre des Blancs, et tentent constamment d'imiter les français dans leurs gestes, leur mode vestimentaire, leurs lectures. Ce rapport est donc paradoxal : d'une part la fascination mais de l'autre, la haine.

Dans les années qui suivent l'abolition de l'esclavage, la Martinique doit de nouveau se définir par rapport à la France. La voie de l'assimilation à la métropole est représentée dans le roman par le sieur Alcibiade, partisan de la politique d' Aimé Césaire qui aboutit à l'intégration politique de l'île. Intégrée mais pas dominée, la Martinique garde une certaine autonomie tout en gagnant une stabilité socio-économique. Ainsi, l'arrivée du Général de Gaulle à Fort-de-France éveille l'admiration et l'enthousiasme des Martiniquais. Cette période de liberté définitive de la Martinique signifie aussi un changement de situation des békés restés après l'abolition. En lutte constante avec Marie-Sophie Laborieux, le béké de *Texaco* vient enfin lui rendre visite en personne et explique la situation actuelle des Blancs :

Les nègres étaient leurs frères, mais jamais leurs beaux-frères, et malheur à celui qui enfrenait la règle. Celui-là se retrouvait rejeté de partout (comme autrefois les négriers jetaient un nègre en mer) et n'avait que l'exil pour sauver l'honneur. [...] Il me fit un chant de

³ P. Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996, p. 92.

⁴ F. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952, p. 14.

la femme békée [...] : il était pensable qu'un béké eût négrellons dehors, mais impossible que la béké livrât son ventre à autre chose que la construction blanche [...] ⁵.

Ainsi, la distance entre les Noirs et les Blancs reste toujours forte, mais dans la bataille pour Texaco, c'est Marie-Sophie qui gagne alors que le béké doit abandonner son combat. Il est important de noter que cette rencontre finale des deux adversaires est décrite comme une confrontation de deux égaux et qu'elle ne porte pas de marques d'une relation dominant-dominé.

Pour souligner l'effacement subtil de la tension entre les Blancs et les Noirs, Chamoiseau introduit dans son roman un autre personnage. En effet, *Texaco* commence par l'arrivée du Christ, un urbaniste qui vient de la Métropole. Chamoiseau ne dit pas explicitement s'il s'agit d'un Blanc mais il le dote de toutes les marques de l'extériorité. Les habitants de Texaco, ayant peur d'être rasés par les bulldozers, l'accueillent avec hostilité. N'étant pas reconnus par les autorités de la ville, ne possédant pas d'électricité, ils craignent que la lutte pour la survie du quartier aboutisse à sa fin.

Pourtant, ce personnage étranger permet la résurrection finale de Texaco et grâce à l'histoire racontée par Marie-Sophie Laborieux, il décide d'aider les habitants. Ayant découvert le passé de cette « mangrove urbaine » construite à la manière créole, il n'y voit pas un bidonville mais un espace qui représente la mémoire du peuple martiniquais. Aussi Texaco devient-elle la métaphore de la constitution de l'identité antillaise : construite à partir de bribes de matériaux délaissés par les Français, regroupés successivement sur un nouvel emplacement tout en tenant compte de l'élément chaotique et imprévisible. Dans la structure rigide des plaques de fibrociment apportées par les Blancs, s'incrument d'autres matériaux disparates assemblés selon la fantaisie de chaque habitant-constructeur.

En 1997, avec le roman *L'esclave vieil homme et le molosse*, Chamoiseau fait un retour dans le passé esclavagiste de la Martinique ⁶. Sur le plan diégetique il exploite une image ancrée dans l'imaginaire folklorique, celle de l'esclave marron poursuivi par le chien et le maître béké. Représentation significative, car « le Nègre marron est le seul vrai héros populaire des Antilles, dont les effroyables supplices qui marquaient sa capture donnent la mesure du courage et de la détermination » ⁷. L'esclave fugitif est aussi représenté par Édouard Glissant dans le roman *Le quatrième siècle* (1964). Dans cette œuvre l'auteur présente deux familles békées, l'une d'une cruauté presque animale, l'autre plus ouverte aux voix progressistes de la Métropole. Parallèlement, le roman présente la saga de familles noires, les Béluse qui sont esclaves dans les plantations, et les Longoué, dont le représentant débarqué du bateau négrier maronne et réussit à fuir le maître et ses chiens dans les mornes. Ce thème-ci est abordé aussi chez Chamoiseau, où le molosse, une bête effrayante servant à traquer les nègres, se situe au centre du roman.

⁵ *Texaco*, p. 465.

⁶ Pour plus de détails consulter : D. Garraway, « Toward a Creole Myth of Origin : Narrative Foundations and Eschatology in Patrick Chamoiseau's *L'esclave vieil homme et le molosse* », *Callaloo*, vol. 29, 2006, pp. 151-170.

⁷ É. Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 101.

Effectivement, l'animal, la fierté du maître, devient la phobie et la terreur des esclaves. Dans la hiérarchie du colon, c'est le chien qui est supérieur au nègre :

Durant peu de son temps libre, et à l'issue des vêpres du dimanche, le Béké mignonne un molosse redoutable destiné à traquer les fourbins qui fuient les servitudes. [...] Il n'a d'embellie de sourire qu'à l'intention de ce fauve. Et quand, sur sa véranda, il gratte d'une mandoline nacrée, le molosse soupire comme une amante orientale. Les esclaves de la région et ceux de son domaine d'aussi loin qu'ils puissent être, s'abandonnent aux chairs de poule en percevant cette mélodie salope⁸.

Pourtant, la poursuite s'avère initiatique pour le maître aussi bien que pour le molosse. Le chien qui pourchasse l'esclave laisse en vie sa victime qu'il retrouve auprès d'une pierre magique. Cet élément naturel du passé caribéen, la pierre amérindienne, représente l'histoire d'un peuple disparu et devient le symbole de la mémoire de l'île. Le spectacle surnaturel qui se présente aux yeux de la bête la transforme en une créature docile sans aucune trace de férocité. Quant au maître, abandonné de son chien qui poursuit le fugitif, il est tout d'abord saisi de peur, et bien qu'il soit le dominant dans la plantation, il se sent impuissant face à la force surnaturelle de la mangrove. Perdu dans la forêt, il y découvre l'immensité de la nature vierge et des espaces inconnus. Cette expérience permet une métamorphose des deux oppresseurs : ils incorporent l'essence de la nature caribéenne et ils se transforment grâce aux voix du passé :

Une tristesse accablait le maître. Elle lui rendait plaisants les bois abandonnés d'un pas irrémédiable. [...] Il revenait chargé de quelque chose qu'il ne pouvait nommer. Sa fatigue avait disparu, la honte et la peur s'étaient dissipées. [...] En lui, maintenant s'ébrouaient d'autres espaces qu'il n'emprunterait peut-être jamais, mais que ses enfants, dans quelque génération, un jour sans doute, au plein éclat de leur pureté et de leur force légitime – c'était à espérer –, entreprendraient comme on aborde le premier doute⁹.

Ainsi, le périple à travers la forêt martiniquaise marque le maître blanc et le change profondément. Sa métamorphose annonce un tournant dans les relations entre les Blancs et les Noirs. Les mornes deviennent le lieu d'interpénétration des trois composantes de l'identité créole : le Blanc, le Noir et l'Amérindien. De plus, à l'image ancrée dans l'imaginaire collectif, celle du maître sadique et cruel, se substitue une représentation moins radicale du Blanc qui s'ouvre désormais à la voix de la Caraïbe.

Le rapport avec *Le quatrième siècle* de Glissant devient encore plus visible dans le chapitre intitulé « La pierre ». Chamoiseau y fait une référence explicite en attribuant à son personnage le même nom que celui de Glissant. Il écrit en exergue : « Ce béké s'appellerait La roche ou Laroche, selon l'humeur changeante de Balata. Était-ce le même qui fit parole à Longoué ? »¹⁰. La référence au pacte où le béké La Roche rend la liberté à son esclave fugitif annonce une réconciliation des Blancs et des Noirs dans le discours créoliste de l'auteur.

⁸ P. Chamoiseau, *L'esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 20.

⁹ Ibidem, p. 137.

¹⁰ Ibidem, p. 120.

Cette image des relations interraciales se voit sublimée dans le dernier roman de Chamoiseau, *Biblique des derniers gestes* (2002). L'auteur met en scène les derniers jours de Balthazar Bodule-Jules, un guerrier indépendantiste belliqueux. Ayant participé aux révolutions dans le monde entier, en Irlande, en Corée, au Congo ou encore en Haïti, il déclare enfin qu'il mourra dans « trente-trois jours, six heures, vingt-six minutes, vingt-cinq secondes, victime non de son grand âge mais des rigueurs de son échec »¹¹ car c'est le colonialisme qui a définitivement gagné.

Dans ce roman, l'identité des personnages devient nettement plus opaque que dans les œuvres précédentes. En guise d'exemple, nous pouvons citer le grand amour de Balthazar, Anaïs-Alicia dont la couleur n'est pas explicitement évoquée par l'auteur. Ce personnage porte des traits merveilleux : au moment où le protagoniste aperçoit la jeune fille, il a l'impression d'avoir vécu une révélation car il est aveuglé par une lumière divine. De plus, les habitants n'arrivent pas à distinguer clairement à quelle race appartient cette beauté :

La parole sur cette personne de la révélation reste assez embrouillée. [...] En certains cas, il s'agissait de négresse au corps de nuit sans fond qui aspire votre esprit comme un faible de lumière [...] Il eût des périodes où la supposition en fit une de ces chabines dont le sale caractère vous fascine sans remède ; et d'autres où on l'a présentée en supposée câpresse à la peau mélangée [...] Il eût des délires pour en faire une de ses femmes békés qui flottent comme des brouillards de tentation sur le damier des vérandas... Il y eût ci, il y eût ça, mais aucune supposition n'apaisa la question :
C'était quelle sorte cette madame-là¹² ?

Ainsi, l'appartenance raciale de cette fille reste un mystère. Tour à tour noire, blanche, chabine ou mulâtre, sa couleur devient impossible à qualifier. Le flou est d'ailleurs amplifié par le changement de son prénom : entourée de miroirs et de lumière reflétée comme sa mère décédée, aussi magique et fascinante, elle s'approprie enfin sa personnalité et pour Balthazar elle devient Sara-Anaïs-Alicia. De plus, l'effet de brouillage identitaire est visible chez le personnage de la tante de la jeune fille. Prénommée Deborah-Nicol, elle est à la fois homme et femme. Tout oppose le personnage de la fille et de la tante : la première est docile, inadaptée à la réalité, plongée dans la lecture de Saint-John Perse, la deuxième est une anticolonialiste fervente, fascinée par les ouvrages de Marx et de Lénine. À Deborah-Nicol s'associent les éléments virils et idéologiques, alors qu'à Sara-Anaïs-Alicia le féminin et le poétique. Contradictoires mais se complétant à la fois, pour Balthazar les deux femmes forment une entité.

Par le biais de ses héros qui représentent le dédoublement interne et l'unité en même temps, Chamoiseau dévoile une attitude plus modérée envers l'empreinte du passé colonialiste : la lutte comme telle est condamnée à disparaître, d'autre part l'indifférence et la vie vécue par la poésie et le spirituel ne constituent pas une solution. Par l'étroite relation des deux positions, l'idéologie et la poésie, Chamoiseau fuit le radicalisme et se place dans l'entre-deux, qui permet une attitude plus équilibrée

¹¹ P. Chamoiseau, *Biblique des derniers gestes*, Paris, Gallimard, 2002, p. 15.

¹² Ibidem, p. 314.

envers le passé esclavagiste et le patrimoine occidental, parties intégrantes de la conscience antillaise.

Pour conclure, nous pouvons constater que le personnage blanc dans l'œuvre de Chamoiseau, évolue successivement. Tout d'abord il est presque invisible, présent de manière indirecte et parfois doté uniquement de traits négatifs. Dans l'imaginaire collectif, il reste l'opresseur et le dominant.

Ensuite, avec *Texaco* et *L'esclave vieil homme et le molosse*, cette image devient plus complexe. Bien qu'avant tout le Blanc soit le maître béké, nous pouvons discerner l'annonce de changements à venir, une ouverture de ce dernier à l'espace caribéen et sa tentative de comprendre son entourage.

Enfin, le dernier roman analysé, *Biblique des derniers gestes*, marque un embrouillement dans la polémique identitaire : l'indépendantisme guerrier meurt, aussi bien que la douceur et la naïveté incarnée par Sara-Anaïs-Alicia. Ces deux positions radicales ne donnent pas d'issue pour sortir de l'impasse de la Créolité

Par cette analyse centrée sur le Blanc dans des romans choisis de Chamoiseau, nous avons démontré comment le discours de l'auteur ne se limite plus à une confrontation avec la Métropole mais évolue et cède la place à la créolisation. Ceci permet la mise en valeur des trois éléments constitutifs du Créole et rend possible la réconciliation des identités.